

LE PRÉSIDENT WILSON REpond AU PAPE QUE L'HEURE DE LA PAIX N'A PAS SONNÉ

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.480. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Jeudi
30
AOUT
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.75 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^{is} des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

CE QUI RESTE DE LA "FORTERESSE" DE PILKEN



CETTE PETITE VILLE FUT L'UN DES PRINCIPAUX POINTS DE RÉSISTANCE DE L'ENNEMI DANS LES FLANDRES

Quand l'offensive alliée se déclencha dans les Flandres, la garde prussienne était installée à Pilsen depuis quinze jours et avait transformé cette petite ville en une véritable forteresse. Mais la préparation d'artillerie fut telle qu'elle pulvérisa maisons et retranche-

ments. Et les soldats du pays de Galles firent le reste, donnant l'assaut aux dernières redoutes dans un élan terrible. Voici des muletiers anglais traversant ce qui fut une petite cité laborieuse et propre, dont il ne reste aujourd'hui que décombres enfumés.

Ayuntamiento de Madrid

LES ITALIENS ENTAMENT LA SECONDE LIGNE DE RESISTANCE DE L'ENNEMI

La presse autrichienne ne dissimule pas ses inquiétudes. La population civile évacuée précipitamment Trieste.



UN CONVOI DE PRISONNIERS AUTRICHIENS SUR LE CARSO

On sait que les Italiens, au cours de leur avance sur le Carso, ont fait plus de 23,000 prisonniers. Voici un groupe important de ceux-ci photographiés tandis qu'on les ramène à l'arrière.

Sur le front de l'Isonzo, la lutte est toujours très vive le long du plateau de Bainsizza, depuis Auzza jusqu'au mont Santo, et, plus au sud, sur les pentes du mont San-Gabriele. Les Autrichiens ont organisé au rebord du plateau une puissante ligne de résistance, qu'ils défendent avec acharnement. Mais déjà, sur plusieurs points, cette ligne craque, et l'ennemi est rejeté dans la direction de Lokovetz et de la vallée de l'Idria, au delà de la dépression que suit la route de Britof à Ravne.

Ses journaux ne dissimulent plus la gravité de la situation. La *Neue Freie Presse* de Vienne avoue que « le succès des Italiens, en s'étendant vers le sud, pourrait devenir dangereux ». Une note officielle communiquée aux journaux italiens laisse prévoir, de son côté, une telle extension en avertissant toutefois qu'elle ne saurait être immédiate. Des maintenant, un grand succès a été obtenu, grâce à une de ces manœuvres de surprise où excelle le commandement italien. L'ennemi s'attendait à une grande offensive sur le Carso et a été complètement pris au dépourvu au nord de Gorizia.

Une avance aussi importante ne peut manquer d'avoir ses conséquences.

Jean VILLARS.

Le recul de Boroëvic

ROME, 29 août. — La nouvelle ligne de défense sur laquelle Boroëvic retire ses troupes passe par Selo, Lom, Kal, Vrbovec, Madoni et Britof vers le versant oriental du plateau de Bainsizza.

Selon les dernières nouvelles, les troupes italiennes auraient déjà entamé cette seconde ligne.

On s'attend à deux formidables batailles

ROME, 29 août. — La communication officielle du gouvernement, faite hier, et laissant prévoir certaines actions plus vastes destinées à prendre un développement inat-

De la Flandre au Sereth

Devant Verdun comme au nord de l'Aisne, les Allemands se sont contentés de bombarder nos positions sans prononcer aucune attaque d'infanterie. Depuis le 20 août, dans la seule région de Beaumont, nous avons fait près de 1.500 prisonniers. L'intention de l'ennemi était donc de défendre ces positions à outrance ; s'il ne réagit pas avec plus de suite contre leur perte, c'est que les moyens lui font défaut.

Sur le front britannique, nos alliés ont enlevé un point d'appui où l'ennemi se maintenait encore, entre Langemarck et Saint-Julien, sur la route de Poelcapelle.

Le temps reste extrêmement défavorable aux reconnaissances d'aviation, qui seules permettent de préparer les offensives d'ensemble. Ce répit nécessaire est, comme on voit, mis à profit par nous pour améliorer les positions conquises. L'ennemi nous laisse faire et n'est même pas capable de nous inquiéter par ses contre-attaques locales dont il était si prodigue jusqu'ici.

En Moldavie, la 9^e armée allemande a repris l'offensive à son aile gauche, au nord-ouest de Focsani, et a réussi à repousser les troupes russes qui lui étaient opposées dans les hautes vallées de la Susita et de la Putna, vers Pitonesci et Iresci. Ce mouvement, s'il continuait, menacerait de prendre à revers la ligne de Marasesti-Furcuti, qui défend l'accès du Sereth.

Le péril toutefois, ne serait pas fort grave, parce qu'il ne se compliquerait d'aucun risque d'enveloppement, aussi longtemps que la 1^{re} armée autrichienne, commandée par le général von Rohrer, restera immobilisée dans la haute vallée du Trotus, devant Ocna. — J. V.

LE GÉNÉRAL PÉTAÏN REÇOIT LA GRAND'CROIX DE LA LÉGION D'HONNEUR

En lui portant à Verdun cette distinction suprême, M. Poincaré a rendu hommage à toute l'armée.

Le président de la République a quitté Paris mardi soir, accompagné de M. Poincaré, ministre de la Guerre, pour se rendre à Verdun, où il a été reçu par le général en chef.

Sur la place d'armes de la ville, il a remis au général Pétain, avec le cérémonial d'usage, la grand'croix de la Légion d'honneur. Il a prononcé à cette occasion l'allocution suivante :

« Mon cher général,

« Dans les belles lettres qu'ils vous ont écrites il y a peu de jours, M. le président du Conseil et M. le ministre de la Guerre vous ont exprimé, avec les félicitations du gouvernement de la République, la confiance de l'armée et la gratitude du pays. En vous remettant aujourd'hui, devant quelques-uns de vos vaillantes troupes, la grand'croix qui vient de vous être décernée, je suis heureux de vous dire, à mon tour, combien la France est fière de vos succès et quelles espérances elle met en vous, en vos généraux, en vos officiers, en vos incomparables soldats.

« Depuis le jour où vous avez été appelé à rétablir, devant Verdun, notre situation militaire, l'attention du monde est restée fixée sur cette glorieuse cité et sur la zone de terre lorraine qui entoure ses vieilles murailles et qu'ont ravagée les obus de l'ennemi. L'humanité tout entière a compris que de la partie grandiose et tragique qui se jouait sur les deux rives de la Meuse dépendait la liberté des peuples et l'avenir de la civilisation.

« Ce sol dévasté que j'ai si souvent parcouru avec vous, ce sol désolé qui avait pris une valeur symbolique et qui ne formait plus seulement les avancées d'une place célèbre, mais le glacis d'une citadelle idéale où se serait retranché le droit éternel, ce sol illustré par tant de combats et sanctifié par tant de sang versé, l'armée française l'a défendu pied à pied et reconquis lambeau par lambeau ; et voici qu'aujourd'hui, sous votre commandement suprême et sous la direction de chefs éprouvés, elle vient de reprendre d'assaut, après une savante préparation d'artillerie, les hauteurs, si souvent disputées, d'où l'ennemi dominait nos positions, surveillant nos mouvements et réglait le tir de ses batteries. Éclatante victoire qui répond, par un écho retentissant, aux exploits accomplis tous les jours par nos troupes sur le Chemin des Dames, aux brillants avantages obtenus par nos divisions dans les plaines de Belgique, aux héroïques batailles livrées dans les Flandres par l'armée britannique, aux importants progrès réalisés par les Italiens sur l'axe chaîne du Monte Santo et sur les plateaux rocheux du Carso.

« Dans l'ensemble de ces opérations concertées, l'armée française a fourni, comme toujours, son large tribut d'efforts. Jamais elle n'a montré plus de courage et plus d'entrain. Trois ans de rudes combats n'ont ni altéré sa force, ni refroidi son ardeur. C'est qu'elle est soutenue dans cette longue épreuve par la conscience de défendre le pays natal et de ne poursuivre la guerre que pour assurer le triomphe de la paix.

« La France tout entière est en guerre : nulle part elle ne se laissera entamer.

« Confiance dans la magnifique armée que vous commandez, mon cher général, avec tant de maîtrise et qui vient de lui donner de nouveaux motifs d'espérance ; confiance dans la loyauté, l'énergie, la force croissante de ses alliés, elle vous adresse aujourd'hui, à vous, à vos officiers et à vos hommes ses félicitations et ses vœux ; et elle vous répète : Comptez sur moi comme je compte sur vous et sur vos soldats. Tous ensemble, nous lutterons jusqu'à la victoire finale. Tous ensemble, nous travaillerons à établir, sur des fondements inébranlables, le règne de la paix et la souveraineté du droit. »

Après cette cérémonie militaire, le président, accompagné du ministre, du général en chef et du général Guillaumat, est allé féliciter l'état-major de la 2^e armée, qui a été récemment l'objet d'une citation. Puis il a passé en revue l'une des divisions qui se sont signalées dans les dernières opérations.

Dans l'après-midi, il est allé, sur les deux rives de la Meuse, voir le terrain reconquis et visiter les troupes. Il a adressé au général Guillaumat, aux officiers et aux hommes de chaleureux compliments.

Le président et le ministre rentreront à Paris ce matin.

LE PRÉSIDENT WILSON A RÉPONDU AU PAPE PAR UN REFUS COURTOIS

Une paix avec les gouvernants actuels de l'Allemagne serait une paix sans garantie.

WASHINGTON, 29 août. — La réponse des États-Unis aux propositions du pape a été envoyée la nuit dernière.

On croit qu'elle sera transmise par l'intermédiaire du Foreign Office. Le président Wilson dit dans sa note que, si tout cœur saignant de l'horrible guerre doit être touché par l'appel du pape, ce serait cependant une folie de suivre le chemin de la paix qu'il indique, puisqu'il ne conduit pas au but qu'il recherche.

Traiter avec le gouvernement actuel de l'Allemagne, ce serait permettre à ses gouvernants, déjoués dans leurs desseins, mais non encore vaincus, de reprendre leurs forces sur le continent qu'ils inonderaient de sang innocent.

La paix permanente doit être basée sur la confiance de toutes les nations. Il est impossible d'accepter la parole des gouvernants actuels de l'Allemagne comme une garantie durable.

Des copies de cette réponse ont été remises aux représentants diplomatiques des Alliés qui ont reçu la note du pape.

M. Wilson resserre encore le blocus autour de l'Allemagne

NEW-YORK, 29 août. — Le président Wilson vient de compléter et de préciser dans une ordonnance rendue publique aujourd'hui celle du 9 juillet dernier instituant l'embargo sur les exportations américaines.

Le président énumère, cette fois, les articles qu'il n'est pas permis d'exporter sans une licence spéciale. Cette liste comprend tous les articles possibles, non seulement les articles alimentaires, mais les articles de luxe. La caractéristique de cette nouvelle ordonnance est que le président y partage le monde en deux parties pour l'énumération des pays auxquels s'appliquent les interdictions. La première partie comprend les puissances centrales et les pays neutres adjacents, tels que la Suisse, la Hollande et les pays scandinaves. La deuxième partie comprend les Alliés et les pays éloignés, tels que l'Argentine.

Cette distinction fait l'objet de tous les commentaires.

Le neveu du plus fougueux de tous les pangermanistes déserte... et dit pourquoi

ZURICH, 29 août. — On a annoncé que le comte Rolf Reventlow, neveu du fameux écrivain pangermaniste, directeur de la *Deutsche Tages Zeitung*, venait de désert.

Le comte Rolf Reventlow habitait depuis plusieurs années avec sa mère à Locarno (canton du Tessin), lorsqu'il fut appelé au commencement de la guerre et incorporé dans un régiment badois.

Au mois de juillet de cette année, la comtesse Reventlow se rendit elle-même à Berlin et, en se prévalant du nom de son frère, obtint deux semaines de congé pour son fils, qu'elle conduisit sur les bords du lac de Constance.

La mère et le fils louèrent, une nuit, un canot à moteur et prirent la fuite ; poursuivis par la fusillade des postes allemands, ils purent atteindre indemnes la rive suisse.

Le comte Rolf Reventlow, interviewé ici, a déclaré qu'il n'avait nullement l'intention de revenir en Allemagne pour défendre contre la civilisation la cause du militarisme. (Radio.)

L'aviateur Bouttieaux tué en combat aérien

Au cours d'un combat aérien, le sous-lieutenant aviateur André Bouttieaux, deux fois cité à l'ordre du jour, a été tué de trois balles au cœur, alors qu'il manœuvrait sa mitrailleuse. Il était le fils du général Bouttieaux, qui fut directeur de l'Aéronautique.

L'aviateur Jacques Menier porté disparu

On annonce la disparition du sergent aviateur Jacques Menier, fils de M. Gaston Menier, sénateur de Seine-et-Marne. Le jeune pilote a pris part, le 24 août dernier, à un combat aérien au-dessus des lignes ennemies, aux abords de Verdun. C'est à l'issue de ce combat qu'il n'est pas rentré à sa base. On n'a pu jusqu'ici savoir quel a été son sort.

LES CRIMES ALLEMANDS CONTRE LES HOPITAUX ÉTAIENT PRÉMÉDITÉS

La vicomtesse Benoist d'Azy, fille du marquis de Vogüé, écrit à M. Ador pour les dénoncer.

On nous communique la lettre suivante que la vicomtesse de Benoist d'Azy, fille du marquis de Vogüé, qui fut président de la Croix-Rouge française, adresse à M. Ador, président de la Croix-Rouge internationale :

Ambulance de Vaux-Varennes.

Cher monsieur, Permettez-moi, au nom de l'amitié qui vous unissait à mon père, de vous signaler une nouvelle violence faite au drapeau de la Croix-Rouge.

Je suis infirmière-major de l'ambulance de Vaux-Varennes qui est située à proximité du front dans le parc d'un château isolé. Nos tentes et baraques sont surmontées de grandes croix rouges et je vous atteste que nulle batterie, nul camp ne se trouve dans un voisinage de moins de 1.000 mètres.

Nous avons quatre ambulances comprenant le personnel médical et infirmier, les infirmières, les voitures automobiles, les voitures attelées, comprenant chauffeurs et conducteurs. Ce personnel, muni de brassards, loge comme les blessés dans les baraques formant un seul et même groupe et ne peut en aucune façon être confondu avec des unités combattantes.

Des obus et des bombes viennent souvent à 1.500 mètres de nous, soit sur les



VICOMTESSE BENOIST D'AZY

routes, soit sur les centres supposés de ravitaillement, mais ne nous font aucun mal ; et, alors que toutes les ambulances de la région étaient bombardées, je m'imaginai que seule la nôtre était volontairement épargnée.

Illusion : à la fin de juin, trois bombes furent jetées à proximité de la tente opératoire. À la rigueur, on pouvait supposer qu'un avion perdu dans la nuit avait pu être attiré par la lumière qui filtrait des fenêtres et n'avait pas discerné une ambulance.

Le 14 juillet, dès 9 heures du matin, des obus de très gros calibre arrivèrent exactement sur nous, sans aucune hésitation de réglage. Après le deuxième, qui était tombé à 20 mètres d'une baraque de blessés, le médecin-chef ordonna l'évacuation de ces derniers dans les sapes. Je vous ferai remarquer que les blessés gardés aussi près du front sont tous dans un état grave, et que l'obligation de transporter ces blessés du ventre ou de la poitrine est absolument préjudiciable à leur existence. Nous avions parmi eux des Allemands qui s'indignaient de ce bombardement ; les Français, rieurs, proposaient de les laisser exposés aux coups de leurs compatriotes, mais le médecin-chef et moi-même avons estimé qu'il ne fallait pas répondre à un acte de sauvagerie par un acte analogue, et ces Allemands ont été transportés dans la sape. Ils m'en ont d'ailleurs témoigné leur reconnaissance en exprimant leurs regrets de ce qu'ils passaient et en me disant qu'on leur avait assuré en Allemagne ne jamais tirer sur les ambulances.

Deux blessés graves arrivèrent pendant le bombardement et les chirurgiens eurent à les opérer en face du danger. Personne ne broncha et le champagne du 14 juillet fut distribué à tous pendant les intervalles de liberté en plein soleil pour le personnel, et dans l'humidité décourageante de la sape pour les blessés.

Deux chevaux de l'ambulance furent tués. Le 25 juillet, à 4 h. 45 du matin (il faisait jour), un avion allemand a jeté trois bombes qui sont tombées respectivement à deux mètres en avant de la baraque opératoire — sur la baraque occupée par les médecins des ambulances 2/152 et 3/152 — et dans le jardin potager du château.

La première a tué net un infirmier. La seconde a tué sur le coup le docteur Sicaud et le pharmacien Ducatte et a blessé le docteur Priel et l'officier d'administration Gayon — morts depuis. Blessé également le docteur Lussault qui survivra à ses blessures. Il y a eu aussi deux blessés légers : l'officier d'administration Sevrac, et un infirmier.

Je ne vous ai pas signalé plus tôt ces faits regrettables car les journaux en ont parlé ; mais j'apprends aujourd'hui qu'un communiqué allemand a faussement déclaré que sous la Croix-Rouge nous abritions un camp de soldats.

Permettez-moi, cher monsieur, de protester hautement contre cette allégation. Vous avez pour garant de ma parole le nom que je porte et la tradition que m'a léguée l'homme que vous avez connu et dont vous avez apprécié la loyauté et l'honneur. Je me place uniquement sur le terrain de la Croix-Rouge dont mon père était, en France, le président et dont vous êtes le sauvegarde suprême. Je vous demande de rendre officielle ma protestation et vous prie, cher monsieur, de bien vouloir agréer l'assurance de mes sentiments très distingués.

VOGÜÉ, Vicomtesse BENOIST D'AZY.

Lenine va à Berlin

GENÈVE, 29 août. — La Tribune de Genève annonce que Lenine, qui se trouve depuis quelques jours à Thavil, sur les bords du lac de Zurich, quittera bientôt la Suisse pour se rendre à Berlin.

Boire aux repas

Vittel-Grande Source

Autour de la Conférence de Moscou



M. AXENTIEF, MINISTRE DE L'INTÉRIEUR RUSSE

Cette photographie du ministre, qui est en même temps président du Comité central des paysans, a été prise tout récemment, alors qu'il haranguait la foule en pleine rue.

Une révélation de M. Kerensky

LONDRES, 29 août. — Le Times publie du discours prononcé par M. Kerensky à la conférence de Moscou un compte rendu qui produit ici dans les milieux politiques et diplomatiques la plus vive sensation.

Voici un extrait particulièrement significatif de ce discours :

« Il y a peu de temps, nous avons répondu par un refus indigné à une proposition de paix séparée. Or, il y a quelques jours, nous avons été témoins d'une autre tentative, avec des bases semblables, tentative faite, cette fois, du côté des Alliés. Ces derniers l'ont rejetée avec une même indignation.

« Au nom du grand peuple russe, je dis à nos Alliés que c'était là la seule réponse que nous attendions d'eux. »

Le correspondant du Times souligne qu'à ces mots l'Assemblée tout entière se dressa et, se tournant vers les représentants diplomatiques de l'Entente qui se trouvaient dans une tribune du Grand Théâtre, les acclama chaleureusement. (Radio.)

La confiance de M. Savinkof

Le Bureau de la presse russe à Paris vient de recevoir de M. Savinkof, général du ministère de la Guerre russe, le télégramme suivant :

Trouve la situation en Russie très compliquée mais pas désespérée. On entrevoit déjà la possibilité de réorganiser l'armée ainsi que la vie intérieure de la Russie. Il y a deux mois cela paraissait impossible tellement l'ancien régime avait tout désorganisé et corrompu.

J'ai la foi profonde qu'agissant avec une volonté inébranlable et avec énergie on pourra donner dans quelques mois à l'armée russe beaucoup plus de force qu'elle n'en avait sous Nicolas. Je ne doute pas que la Russie sortira victorieuse de la crise et que la liberté sera sauvegardée. — SAVINKOF.

ÉCOLE Rue de Rivoli, 53 PIGIER Commerce, Comptabilité, Steno-Dactylo, Langues, etc.

LES CONTES D'EXCELSIOR

LA CASSEROLE ENCHANTEE

PAR

JACQUES CÉSANNE

Ce vieux garçon était extrêmement original. Il médusait la bonne dame Pluche, sa voisine, laquelle s'accommodait assez mal d'un veuvage vieux de deux ans déjà.

Sous divers prétextes, elle avait tenté de s'introduire chez lui. Pensez donc ! Un monsieur seul, son ménage doit être si mal tenu ! Le malheur voulait qu'il défendit sa porte aussi farouchement que son célibat.

Tantôt elle s'en affligeait, en considérant qu'il était encore très bien de sa personne, et, sans doute, ne paraissait pas son âge. Tantôt elle s'en consolait, en se persuadant qu'il serait aventureux d'unir sa destinée à celle d'un homme qui avait installé une baignoire dans sa cuisine, dormait la fenêtre ouverte, et sautait à la corde tous les matins.

Un jour, cependant, elle eut la surprise extrême de le voir sonner chez elle. — Ma voisine, dit-il, je reçois ce soir. Elle l'interrompit de suite :

— Avez-vous quelqu'un pour préparer le dîner ?

Il répondit sans fatuité, mais d'un ton parfaitement assuré :

— Je m'en charge.

Elle pensa :

— Ça va être du propre !

Il demanda :

— Vous ne pourriez pas me prêter une casserole, une grande casserole de cuivre ?

— Avec plaisir.

Elle se dit :

— C'est toujours un commencement...

Quand l'heure du dîner fut venue, Mme Pluche approcha une chaise de la porte de son antichambre et se mit confortablement aux aguets derrière le trou de la serrure. Elle attendit assez longtemps, et vit entrer chez son voisin un monsieur, puis une dame. Ce devait être une créature, car elle portait des jupes courtes et sentait le benjoin.

Mais, le lendemain, le voisin, manquant en cela aux règles de la plus élémentaire bienséance, ne rendit pas la casserole. Les jours suivants non plus.

Mme Pluche pensa :

— Il ne l'aura pas nettoyée ! Dans quel état va-t-il me la rendre ! Comme c'est insupportable, ces vieux garçons ! C'est sans doute et sans gêne... Ça n'a pas d'usages... On a bien tort de les obliger. Quelle leçon !

Deux mois s'écoulèrent. Mme Pluche rageait. Elle s'était vengée, d'ailleurs, en contant l'histoire à tout venant. Et la réprobation du quartier montait autour du voisin.

Un matin, cependant, il fit irruption chez elle. Il tenait dans une main la grande casserole, parfaitement récurée, ma foi, et, dans l'autre, un amour de petite casserole toute neuve.

Mme Pluche se récria :

— Mais, je ne vous en ai prêté qu'une, voisine !

— Je le sais, voisine. Pourtant, je ne fais que vous rendre votre bien. Imaginez-vous... Je ne sais comment cela s'est produit... Enfin, votre casserole a eu un bébé...

— Ah ! par exemple, par exemple... fit Mme Pluche.

Et elle prit sans sourciller les deux casseroles.

A quelque temps de là, le voisin recut encore. Décidément, il s'émancipait. Comme la première fois, il vint demander à Mme Pluche de vouloir bien lui prêter sa grande casserole.

Elle ne se fit pas prier :

— Deux, trois, si vous le désirez...

— Non, une seule, la grande, s'il vous plaît.

Deux mois s'écoulèrent. Mme Pluche savait que c'était le temps pour les casseroles en mal d'enfant. Cependant, le mois suivant, ne voyant rien venir, elle conçut quelque inquiétude. Elle rencontrait, de temps à autre, le voisin sur son palier. Il souriait avec grâce, ou bien donnait un coup de chapeau hâtif, suivant l'état de son humeur. Mais de casserole, il n'était pas question.

— Eh bien, voisin, et ma casserole ?

Il répondit :

— Vous ne la verrez plus, voisine.

Elle était stupéfaite :

— Comment, je ne la verrai plus ?

Vous savez, voisin, si j'osais, je dirais que vous avez du toupet !

Il sourit tristement :

— Le mot est un peu dur, madame Pluche... Allons, il faut avoir du courage : votre casserole est décadée...

— Ma casserole est... Quelle est cette plaisanterie ?

— Je ne plaisante pas, madame Pluche, et j'ose affirmer, moi, que votre incrédule et mortifiée. Vous m'avez bien cru, cependant, quand je vous ai présenté la petite casserole comme étant la fille de la grande ? Ah ! voisine, voisine... Où est le mérite, je vous prie, si l'on se contente, dans la vie, de mesurer ses croyances à l'aune de ses intérêts ? Ce n'est pas ainsi, je vous le dis qu'on assure son salut...

Et le voisin, tranquillement, tourna les talons. Mme Pluche le regarda disparaître avec mélancolie...

Elle soupira longuement, sans défense contre ce diable d'homme qui, peut-être, enchantait les casseroles, mais, à coup sûr, jouait avec les cœurs...

Jacques CÉSANNE.

Le charbon

L'unité de répartition à Paris sera définitivement fixée, sous peu, par M. Loucheur. Tout porte à croire que le chiffre de 30 kilos par part sera maintenu.

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATIN

LA CONFÉRENCE DE MOSCOU A CLOS HIER SES TRAVAUX

M. Kerensky estime que des tentatives d'un accord national se sont manifestées.

Moscou, 27 août. — A la séance du soir, M. Rodzianko, président de la Douma, a fait les déclarations suivantes :

« Le malheur de la Russie fut que le pouvoir révolutionnaire créé par la Douma, de concert avec le Soviet qui venait alors de se constituer, ne marcha pas côte à côte avec la représentation nationale, mais écarta cette dernière et ne voulut pas de sa collaboration. »

« Aussi le pouvoir tomba aussitôt sous l'influence des organisations sociales, ce qui, au dire des ministres eux-mêmes, avait fréquemment pour conséquence la soumission complète des intérêts nationaux aux intérêts de classes. »

M. Miloukof, leader des cadets, dit que malheureusement les deux mois d'administration du gouvernement de coalition ne furent marqués que par deux capitulations très graves devant les exigences utopiques de la classe ouvrière et les réclamations extrêmes des nationalités peuplant la Russie.

Kropotkine dénonce le péril d'une victoire allemande.

Moscou, 28 août. — Mme Breschkovska, appelée « la grand-mère de la révolution » russe, a visité la conférence et a pris la parole pendant quelques minutes ; elle a été vivement applaudie par toute l'assemblée.

M. Kropotkine a prononcé un grand discours politique dans lequel il a fait ressortir les conséquences fâcheuses qu'aurait une victoire allemande ; il a donc invité tous les citoyens et particulièrement l'armée à ne pas négliger leurs efforts pour conjurer cette fatale éventualité.

M. Kropotkine a terminé en formulant le vœu que la Russie soit enfin proclamée République fédérative.

M. Plekhanoff a mis en relief le rôle de la Douma dans l'émancipation du pays et le rôle de la démocratie révolutionnaire. Il a protesté vivement contre l'affirmation de certaines personnes qui prétendent que la démocratie révolutionnaire russe serait prête à faire une paix séparée avec l'Allemagne :

— Permettez-moi donc de dire, au nom de cette démocratie, a crié M. Plekhanoff, que la démocratie ne commettra jamais une pareille ignominie, car ce serait trahir les grandes démocraties française et anglaise.

Le discours de clôture de M. Kerensky.

La conférence s'est terminée par un discours de clôture de M. Kerensky. Celui-ci a dit entre autres choses :

« Bien que divers groupes politiques aient critiqué ici le gouvernement provisoire, cependant ils ont manifesté une tendance évidente d'aboutir à un accord. Le gouvernement restera à la garde de la révolution et ne tolérera aucune tentative contre-révolutionnaire, quelle que soit sa source, car le gouvernement provisoire incarne la volonté de tout le peuple. »

M. Kerensky déclare ensuite la conférence de Moscou close et descend de la tribune accompagné par de longues ovations de toute l'assemblée. (Havas.)

LES CENSEURS DU KAISER ÉTOUFFENT LA VÉRITÉ

Ils empêchent la presse de s'exprimer librement sur le désir de paix de l'Allemagne.

Zurich, 29 août. — On télégraphie de Berlin que la grande commission du Reichstag s'est réunie aujourd'hui mercredi dans la matinée pour discuter sur la censure, le droit de réunion et l'état de siège. Les quatre partis : national libéral, centre, progressiste et socialiste majoritaire présenteront une résolution commune qui demande l'abolition aussi rapide que possible de la censure politique. Le parti socialiste majoritaire a présenté une résolution demandant la suspension immédiate de l'état de siège.

Le député progressiste qui le premier a pris la parole s'est exprimé ainsi :

— On nous a promis à maintes reprises que la censure serait limitée aux affaires militaires ; mais, malgré cette promesse répétée, la censure politique reste toujours en vigueur. Il est absolument nécessaire que cette question soit résolue ; il faut que la censure politique soit retirée des mains des autorités militaires, et, pour l'obtenir, il faudrait transformer complètement la loi sur l'état de siège.

« La censure est exercée d'une manière qui ne tient aucun compte des nécessités techniques de la presse ; c'est la censure politique exercée par les autorités militaires qui empêche les journaux de dire toute la vérité sur le mouvement qui se manifeste dans l'opinion publique allemande en faveur de la paix. »

Le socialiste minoritaire Dittmann s'est exprimé ainsi :

— La manière dont la censure est appliquée montre dans quelles mains se trouve exactement placé le pouvoir en Allemagne ; c'est une petite minorité qui gouverne le pays et qui favorise les pangermanistes. Le chancelier n'est que l'instrument des autorités militaires qui exercent une véritable dictature.

C'est M. Helfferich, vice-chancelier, qui a répondu aux précédents orateurs :

Après la nomination de M. Michaelis comme chancelier, a déclaré M. Helfferich, les journaux des pays en guerre avec l'Allemagne ont prétendu qu'il n'était qu'un instrument de la dictature militaire ; tout le monde comprend le but de ces fausses allégations dirigées contre nous. J'ai le regret de constater que M. Dittmann a cru devoir s'abandonner lui-même à des assertions aussi inexactes, visiblement dans le but de les faire recueillir par la presse allemande et de servir ainsi les intérêts des ennemis de l'Allemagne.

L'Allemagne cède à l'Argentine

Buenos-Ayres, 29 août. — On apprend de source officielle que la réponse de Berlin à la dernière note du gouvernement argentin vient d'être remise à Buenos-Ayres.

Cette réponse, dont le texte n'est pas publié, donne satisfaction à l'Argentine sur la liberté de la navigation.

Le gouvernement allemand promet de laisser passer les navires argentins transportant les produits de ce pays et de payer une indemnité pour le torpillage du *Toro*.

UNE ÉMOUVANTE REVUE DES HÉROS DE VERDUN

Vingt-neuf drapeaux chargés de gloire ont défilé devant le chef de l'Etat.

Sur le front de Verdun, 29 août. — (De l'envoyé spécial de l'Agence Havas). — Devant le président de la République, le ministre de la Guerre et le général Pétain ont défilé ce matin sur un plateau de la Meuse, dans une apothéose de gloire et de lumière, les héros de la dernière bataille de Verdun.

Vingt-neuf drapeaux, tous décorés de la Légion d'honneur ou de la croix de guerre, la plupart lacérés par la mitraille, déchiquetés par les balles, loques sublimes et sacrées, emblèmes suprêmes de la Patrie qui ont fait fièrement claquer à la face de l'ennemi les couleurs invincibles de la France, se massaient, en un grandiose tableau, devant le chef de l'Etat pendant la remise des décorations.

Et voilà maintenant que passent dans un défilé émouvant et superbe les divisions glorieuses chargées de lauriers nouveaux. C'est celle qui a pris le bois de Ressaourt et le réduit d'Avocourt ; celle qui a enlevé le bois Camarl, le plateau de Pommereux et la fameuse cote 304 ; celles qui ont conquis le Mort-Homme et Régniville ; celle qui s'est emparée de Samogneux et de la cote 344 ; celle qui a balayé la cote du Talou et la ferme de Mormont ; celle qui s'est installée sur les pentes de Beaumont et celle qui a refoulé l'ennemi du bois des Fosses et des Chambres.

Toutes avec la même vaillance et la même ardeur ont accompli des prouesses égales ; toutes ont remporté la victoire complète sur ces points célèbres, dont le nom résonnera à travers le monde entier ; toutes ont mérité le même tribut d'hommages et de reconnaissance : ce sont les belles divisions de la 2^e armée du général Guillaumat.

Mort du comte Grey

Londres, 29 août. — On annonce la mort du comte Grey, à l'âge de soixante-cinq ans.

Le comte Grey, qu'il ne faut pas confondre avec la vicomte Grey, ancien secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, est surtout connu par le rôle qu'il joua dans le développement de la colonie de Rhodesia et par son excellente administration du Canada, dont il fut gouverneur général de 1904 à 1911.

« A quoi bon causer avec des pirates ? »

Londres, 29 août. — Selon les journaux, M. Havelock Wilson, président du Syndicat des gens de mer, a déclaré qu'il a répondu récemment par une voie autorisée avec certains chefs allemands sur la question des assassinats des gens de mer par les pirates sous-marins.

Les chefs allemands lui ont répondu que les résultats de la campagne sous-marine leur paraissent parfaitement justifiés.

M. Havelock Wilson conclut qu'il ne voit pas quel intérêt il peut y avoir dans ces conditions à entrer en conversation à Stockholm avec des délégués qui soutiennent de pareils buts. (Havas.)

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — Sur le front de l'Aisne, lutte d'artillerie intermittente.

Nos tirs ont fait exploser un dépôt de munitions dans la région de Courtecon.

Sur le front de Verdun, canonnade assez violente dans le secteur d'Avocourt, cote 304. Nous avons repoussé les reconnaissances ennemies qui tentaient d'aborder nos lignes au nord du bois des Caurières.

LE CHIFFRE DES PRISONNIERS VALIDES QUE NOUS AVONS FAITS DANS LA REGION DE BEAUMONT DEPUIS LE 26 AOUT S'ÉLEVE A 1.470, DONT 37 OFFICIERS.

Nuit calme partout ailleurs.

23 HEURES. — Journée calme sur l'ensemble du front, sauf dans la région du monument d'Hurtbise et sur les deux rives de la Meuse, où l'artillerie s'est montrée très active de part et d'autre.

Front britannique

13 HEURES. — Des coups de main exécutés avec succès cette nuit, au nord-est de Gouzeaucourt et au sud-ouest d'Hulluch, nous ont valu un certain nombre de prisonniers.

Nous avons enlevé au sud-est de Langemarck un point d'appui qui était resté aux mains de l'ennemi immédiatement en avant de notre ligne.

21 HEURES. — Le temps demeure orageux.

Une attaque à la grenade dirigée ce matin contre deux de nos postes à l'est de Oostaverne a été repoussée avec pertes pour les assaillants.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

Front belge

Pendant la nuit du 27 au 28 et du 28 au 29 août, grande activité de nos patrouilles. A la suite d'une attaque exécutée par une de nos reconnaissances au sud de Dixmude, nous avons dispersé un détachement ennemi et ramené des prisonniers.

Faible activité d'artillerie en raison du mauvais temps.

Front portugais

Au cours de cette semaine, nous avons repoussé un coup de main au sud d'Armentières. L'ennemi a laissé trois prisonniers entre nos mains.

Sur tout notre front, vifs engagements avec des patrouilles, qui ont toujours été repoussées. Le bombardement continue de part et d'autre.

L'ennemi a fait un grand usage de bombes à gaz. Nos pertes furent très légères pendant cette semaine. Le moral des troupes est excellent.

Front italien

SUR LE PLATEAU DE BAINISAZZA, LE COMBAT A CONTINUÉ HIER. APRES AVOIR EU RAISON DES ARRIERE-GARDES ENNEMIES, NOS TROUPES ONT TROUVÉ ET ATTAQUÉ A PRESENT UNE PUISSANTE LIGNE DE RESISTANCE ORGANISÉE PRECEDEMMENT ET QUE L'ENNEMI DÉFEND AVEC ACHARNEMENT.

SUR LES HAUTEURS A L'EST DE GORIZIA, NOUS AVONS RÉALISÉ QUELQUES GAINS. PENDANT LA

JOURNÉE, NOUS AVONS CAPTURÉ PRES D'UN MILLIER DE PRISONNIERS ET PLUSIEURS MITRAILLEUSES. UN TOTAL DE 245 AVIONS ONT PARTICIPÉ A LA BATAILLE, UNE ESCADRILLE DE 40 CAPRONI A CONCOURU A L'ACTION A L'EST DE GORIZIA, JETANT PLUS DE 7.000 KILOGRAMMES DE PROJECTILES SUR LES BATTERIES ENNEMIES POSTÉES DANS LE BOIS DE PANOVIZZA.

Sur le Carso, lutte d'artillerie et actions de patrouilles.

Dans la région du Stelvio (Trentin), à l'aube du 27, l'ennemi a attaqué un de nos postes avancés parmi les glaciers de la haute vallée du Zebro, réussissant à y pénétrer. Les nôtres ont pourtant pu occuper une cime plus élevée d'où ils maintiennent l'ancienne position sous leur feu.

Fronts russes

FRONT OCCIDENTAL. — Fusillade, particulièrement dans la direction de Brody.

FRONT ROUMAIN. — Dans la région au nord de Grozesci et au nord-est de Soveja, direction d'Ocna, l'ennemi a prononcé, dans la journée du 28 août, de violentes attaques à alternatives diverses.

Dans la direction de Focsani, dans la matinée du 28 août, l'ennemi, après une préparation d'artillerie, a attaqué nos positions dans la région de Mounthelin. Une de nos divisions n'ayant pas offert la résistance nécessaire a quitté ses positions et reculé en désordre. Au cours de la journée, l'ennemi continuant à avancer s'est approché de la ligne Irecht-Desous-Wochnitza-Sitionechti-Tchiliani.

Dans la nuit du 29 août, l'ennemi a développé son succès et forcé nos positions dans la région de Warnitza.

Sur le reste du front, fusillade.

FRONT DU CAUCASE. — Au nord de Mouch, une de nos colonnes d'éclaireurs a rejeté une compagnie turque de ses positions. Ayant ensuite effectué avec succès une reconnaissance vers Mouch et au sud de Mouch, cette colonne est rentrée avec des prisonniers.

AVIATION. — Des avions allemands ont lancé des bombes sur la gare de Zammie.

Front roumain

(27 août). — En Bukovine, entre Solea et Arbora, 3 officiers et 50 éclaireurs russes ont fait une reconnaissance hardie sur le sommet de Cipornitza, passant à la baïonnette une partie des avant-postes ennemis et revenant avec dix prisonniers autrichiens.

Après plusieurs attaques et contre-attaques de l'ennemi, qui ont été repoussées avec des pertes sanglantes pour l'adversaire, les troupes roumaines sont restées en possession de Pescul-Coessila.

(La fin de ce radiotélégramme n'est pas parvenue.)

(28 août). — Bombardement réciproque d'artillerie plus intense dans la région d'Ocna-Marasesti-Cosmesti et Mamelcasti, sans dommage pour nous.

Des tentatives de reconnaissances de l'ennemi au sud-est de Kampolung et entre les monts Steegi et Pagestal ont été repoussées par les troupes russes.

Dans la région du village d'Ivance (bras de Saint-Georges), les mitrailleuses russes ont abattu un hydravion qui est tombé en flammes dans les lignes ennemies.

L'AFFAIRE DU CHÈQUE

Un peu de lumière dans les ténèbres ?...

M. Drioux, juge d'instruction, a convoqué pour cet après-midi, à son cabinet, M. Pancrazzi, directeur révoqué de la prison de Fresnes ; le docteur Socquet, l'un des trois médecins-experts qui signèrent le rapport médico-légal sur les causes de la mort de Miguel Almeréya ; le médecin-major Hayem, attaché en qualité d'interne à l'infirmerie de la prison ; le docteur Varmigers, chargé de donner des soins aux détenus belges et qui fut appelé au chevet d'Almeréya moribond, et les gardiens révoqués Hénin et Régnier.

En présence de M. Paul Morel, avocat de la partie civile, ils seront entendus et confrontés. Le magistrat instructeur espère obtenir des éclaircissements sur les points restés obscurs de son information. Saura-t-il enfin quel est celui des gardiens qui, en voulant retirer le laet qui enserrait le cou d'Almeréya, la rompit en trois parties ? Apprendra-t-il l'heure exacte de la découverte du moribond ; ainsi que celle de sa mort ?

En un mot, la lumière jaillira-t-elle des ténèbres qui l'entourent ?

L'un des témoins les plus importants en ce qui touche les circonstances de la mort du directeur du *Bonnet Rouge*, le docteur Hayem, assistera-t-il à la confrontation ? Le bruit courait qu'il avait reçu l'ordre de rejoindre d'urgence une formation à Lyon, en partance pour Salonique. Cependant ce départ était dans la soirée d'hier formellement démenti. Il reste à savoir si le docteur Hayem a été touché par la citation de M. Drioux.

On sait que des sanctions disciplinaires ont été prises contre le docteur Hayem par le garde des Sceaux, au sujet de la mort de Miguel Almeréya. Le communiqué officiel s'exprimait ainsi sur son compte :

Le docteur Hayem a reconnu avoir établi un certificat contraire à la vérité en affirmant qu'il n'avait pas quitté le prévenu de 6 h. 45 à midi, dans la matinée du 14 août, alors qu'il l'a quitté à maintes reprises et à tenu secrètes, bien qu'en ayant été spécialement informé, les tentatives de suicide de Vigo.

Médecin militaire, il ne peut être révoqué ; il a été relevé de ses fonctions par le ministre de la Justice et mis à la disposition de l'autorité militaire, qui prendra les mesures nécessaires.

Le docteur Dervieux avait été effectivement très affirmatif ; Almeréya avait été trouvé pendu, vraisemblablement le 14 août, vers 6 h. 45 du matin, et si, par extraordinaire, il y avait eu survie chez le suicidé, celui-ci n'aurait certainement pas repris connaissance, d'où l'in vraisemblance des déclarations des gardiens que le docteur Hayem avait eu la coupable faiblesse de confirmer. En réalité, scientifiquement, Almeréya n'a pas succombé à l'asphyxie brutale consécutive à la pendaison, mais à une sorte d'anémie des lobes du cerveau.

Cette agonie, au dire du docteur Bécourt, médecin-chef de la prison de Fresnes, aurait été de deux heures.

Demain, M. Drioux entendra le soldat pharmacien Grenouillat, l'économiste de la prison, le docteur Bécourt et les médecins-experts Dervieux et Vibert. Ces derniers préciseront les constatations relevées au cours de leurs recherches.

Le détenu Bertrand sera également entendu au sujet d'une tentative de suicide de Miguel Almeréya.

Prochain interrogatoire de Duval

Le capitaine-rapporteur Bouchardon interrogera l'administrateur du *Bonnet Rouge* vendredi, croyons-nous, en présence de M. Ernest Magnan, son défenseur.

Une enquête est ouverte sur les agissements de quelques-uns des collaborateurs d'Almeréya qui firent différents voyages à ou à et même en Suisse.

Le capitaine Bouchardon fait relever dans la collection du *Bonnet Rouge* tous les articles qui y parurent sous la signature de « Monsieur Badin », pseudonyme de Duval. Masquait-il ses opérations ?

Mais ne fallait-il pas justifier de la nécessité d'obtenir des passeports pour la Suisse ?

Le « pain français »

Les boulangers ont défilé hier dans le bureau du professeur Lépique et du lieutenant Legendre, innovateurs du « pain français », afin de se faire expliquer la recette communiquée par le sous-secrétariat des Inventions. M. Virat, président du Syndicat de la boulangerie, a trouvé le procédé extrêmement simple et s'est engagé à le recommander aux membres de son groupement.

Incidents aux Halles

Des incidents, qui ont nécessité l'intervention de la police, se sont produits hier matin, aux Halles, au pavillon des poissons.

A la suite des mesures qui ont été prises par la Préfecture de police, d'accord avec les mandataires, au sujet du fonctionnement de la resserie, un certain nombre de ménagères croyaient pouvoir se procurer, à partir de neuf heures, du poisson au kilo avec un rabais de 25 % sur les prix minima pratiqués le matin. Mais la tempête qui sévit sur nos côtes depuis trois jours a raréfié les arrivages. A neuf heures, tout était vendu ; déçues dans leur espoir, les ménagères ont manifesté leur mécontentement.

Tout, au surplus, rentra dans l'ordre dès que la police fut sur place.

LES PILULES PINK
TUENT L'ANÉMIE

LE MARÉCHAL HAIG ET LE GÉNÉRAL ANTHOINE

Mrs BORDEN TURNER

Mrs Borden Turner, femme du capitaine Turner, de l'état-major de la 5^e armée anglaise, qui vient de recevoir, comme nous l'avons annoncé, la croix de la Légion d'honneur, est la première infirmière américaine à laquelle a été décernée la croix de guerre avec palme et deux citations.

Dès le début des hostilités, Mrs Borden Turner organisa, au front français de Belgi-



Mrs BORDEN TURNER

que, un hôpital de deux cents lits, qui en comporte maintenant six cents, et dont elle assume une grande partie des charges.

Cette jeune et charmante femme, qui cache sous une extrême simplicité tant d'héroïsme et de dévouement, a contribué également à l'installation d'ambulances au front, lors de la bataille de la Somme et de la dernière offensive de Champagne.

Les trois médailles qui la décorent (la médaille d'honneur en vermeil lui ayant déjà été attribuée) disent éloquemment quels admirables services elle a rendus et combien de vies humaines elle a contribué à sauver.

LES COURS

S. M. le roi d'Espagne a quitté Santander hier en automobile pour se rendre à la résidence royale de La Granja. Le souverain viendra à Madrid aujourd'hui pour y présider le Conseil des ministres.

CORPS DIPLOMATIQUE

Le prince Charoulin, ancien ministre de Siam à Berlin, vient d'arriver à Lausanne.

INFORMATIONS

Le major Murphy, commissaire de la Croix-Rouge américaine, qui revient d'un voyage en Belgique, où il a étudié le fonctionnement des œuvres de secours et les questions de reconstruction, a été présenté à LL. MM. le roi et la reine des Belges. Le major Murphy était accompagné de M. Warwick Greene, qui appartenait à la fondation Rockefeller, et de M. Frédéric Hoppin, qui fait partie de son état-major.

Le sénateur Gervais est toujours dans un état très grave.

La princesse Marie-Christine de Bourbon, la duchesse de Santona, la duchesse de Dural, le duc d'Albe, le comte de Talleyrand-Périgord, le baron et la baronne de Smets font un séjour à Saint-Moritz.

NAISSANCES

Mme Gauthier d'Aunous, née de Savignac, a donné le jour à un fils : René.

La vicomtesse Maurice de L'Escalpe, femme du capitaine au 9^e chasseurs, actuellement au front, vient de mettre au monde, à Auch, un fils qui a reçu le prénom de Jacques.

Mme de La Fouchardière, née du Martray, a donné le jour à une fille : Jehanne.

Mme Jacques Bédet est mère d'une fille : Colette.

MARIAGES

Le mariage de Mlle Suzanne Thérèse, fille de M. et Mme André Thérèse, petite-fille de M. Gustave Thérèse, ancien bâtonnier du barreau de Lille, avec M. René Marchal, chef de bureau à la résidence générale de France au Maroc, vient d'être béni en la chapelle française de Rabat.

Les témoins du mariage étaient : le général Lyautey, résident général de France au Maroc, et M. Pietri, directeur général des finances marocaines ; ceux de la mariée : M. Le fort, avoué à Lille, et M. Malet, directeur des services de l'agriculture, du commerce et de la colonisation au Maroc.

DEUILS

Ces jours derniers, ont été célébrés, en l'église de Luxy-le-Bois, les obsèques du comte de Chastellux.

Le deuil était conduit par le marquis de Ducas-Chastellux, son fils ; le baron Maurice de Vaugneant, colonel commandant le 14^e chasseurs ; le comte Edouard de Warren, capitaine d'état-major, ses gendres ; MM. Jean et Georges de Chastellux, Pierre de Vaugneant, brigadier au 121^e d'infanterie, élève à l'Ecole de Fontainebleau, ses petits-fils ; le comte Louis de Chastellux, son frère ; le marquis de Virieu et le vicomte de Mazenod, ses beaux-frères.

L'inhumation aura lieu dans le caveau de la famille, à Chastellux, après la guerre.

Nous apprenons la mort :

Du comte de Beaurepaire, qui a succombé à Saint-Germain-en-Laye. De son mariage avec Mlle d'Offémont il laisse deux enfants, le vicomte de Beaurepaire et la duchesse de Brissac ;

Du capitaine Charles de Tristan, chevalier de la Légion d'honneur, cité deux fois à l'ordre de l'armée, blessé mortellement le 17 juillet dernier, mort le 20 août, âgé de vingt-deux ans, des suites de ses blessures, dans un hôpital du front. Il était le fils du lieutenant-colonel de Tristan, commandant l'artillerie d'une division, et de la vicomtesse, née d'Orléans, décédée. Son frère aîné, le sous-lieutenant Jacques de Tristan, du 120^e d'infanterie, est tombé glorieusement en novembre 1914 ;

Du sous-lieutenant Lindauer, fils du maître graveur Em. Lindauer, auteur de notre nouvelle monnaie de nickel, mort pour la France.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.



LE CHEF DES ARMÉES ANGLAISES VA INSPECTER UNE DIVISION DE L'ARMÉE FRANÇAISE
La coopération des troupes françaises et anglaises dans les Flandres a donné, sous le commandement du maréchal Douglas Haig, les plus heureux résultats. Notre document représente le chef des armées britanniques se rendant, avec le général Anthoine, à une revue d'une division de l'armée de celui-ci.

B L O C - N O T E S

RIEN n'est plus amusant que d'observer la Mode ; je veux dire de la regarder vivre, grandir, vieillir, évoluer, et, somme toute, nous mener tous par le bout du nez, en ayant l'air de demeurer — l'hypocrite ! — asservie à nos caprices.

Car elle nous mène, en vérité, comme il lui plaît, et de toutes les manières. Elle ne règle pas seulement nos usages mondains, et toute notre vie de société ; elle ne se contente pas d'ordonner quelles seront, de saison en saison, les formes de nos vêtements et de nos coiffures : elle s'installe en souveraine dans nos maisons ; elle est, chez nous, chez elle ; et nous ne choisissons nos meubles et n'aménageons et ne parons notre foyer que suivant les rites et prescriptions d'une religion particulière dont le grand-prêtre est le Tapissier.

L'une de ces prescriptions les plus récentes intéresse le lit. Il y a, depuis quelques années, une nouvelle mode de lit. Je connaissais cette mode. Mais bien des personnes n'ont pas encore eu l'occasion de faire sa connaissance, et la conversation qu'on tint hier à ce sujet, dans une Société dont je fais partie, fut la plus amusante du monde.

Cette Société, fondée depuis quelques semaines, a pour objet de procurer des meubles, et principalement de la literie, aux pauvres habitants des régions dévastées et reconquises. Il y avait parmi nous un intendunt militaire retraité. On s'adressa à lui :

— Voyons, monsieur l'intendant, dites-nous ce que peut coûter, à votre avis, la fabrication du lit le plus simple ?

L'intendant réfléchit, puis :

— Eh bien ! mais... c'est facile. Le cadre, les planches, les supports...

— Quels supports ? dit vivement une dame très élégante.

— Madame, je veux dire les pieds, les quatre pieds du lit.

— Mais c'est fini, cela, monsieur l'intendant. Les lits n'ont plus de pieds...

Elle continua :

— Je vous assure qu'un jeune ménage qui se respecte et tient à observer la mode commence par supprimer, dans sa chambre à coucher, les pieds du lit. Le lit moderne, le lit d'aujourd'hui, le lit chic, c'est un carré de bois posé sur le parquet et qui supporte un sommier. Vous mettez là-dessus un ou deux matelas ; vous étendez sur les draps une jolie couverture, d'un dessin aussi artistique que possible ; et voilà tout.

« J'ajoute qu'un tel lit a l'avantage d'être le plus économique de tous les lits. Il peut donc être recommandé aux ménages de toutes conditions, et il n'y a pas de raison pour que, même dans les plus modestes foyers dont nous nous occupons, la mode du lit sans pieds ne soit trouvée excellente... »

On souriait... Ma voisine me dit : « C'est vrai. Mes enfants ont fait faire ce lit-là en se mariant, il y a quatre ans. »

L'intendant reprit la parole :

— Alors, mesdames, et les médecins ? Que disent-ils de cette plaisanterie-là ? Avez-vous réfléchi que si la mode du lit sans pieds se propage, après la guerre, les malheureux auront à soigner des gens dont le corps se trouvera placé à cinquante centimètres au-dessus du sol ? Faudra-t-il que le médecin, pour travailler, s'assoie par terre, rampe ou s'agenouille ?... »

Ce fut un éclat de rire. En effet, la mode n'a pas pensé au médecin. On ne peut pas penser à tout.

SONIA.

Les Américains chez nous

Les soldats américains sont nos alliés ; ils sont aussi nos amis. Double titre pour être accueillis chez nous avec sympathie et cordialité.

Et les quartiers populeux ne sont pas les

derniers à donner l'exemple. Faubourg-Saint-Antoine, sans doute à cause de leur grande taille, les « samsys » sont surnommés « les petites girafes ». Et, lorsqu'ils sortent de la caserne, les enfants leur sourient gentiment, heureux d'un souvenir ou d'une poignée de main.

Quand un bambin a pu conduire triomphalement un « sammy » jusqu'au square voisin et le présenter au clan des mères où l'on s'occupe de couture, c'est une scène charmante. Le soldat américain apprend quelques mots d'anglais aux mères, qui, par réciprocity, lui désignent un objet : le banc, la chaise, le sable, lui disent le mot français.

Et on finit par se comprendre, non sans avoir beaucoup ri.

Leur Violette

Les Américains peuvent avoir confiance en leur ministre du Ravitaillement : M. Herbert Clark Hoover est plein d'énergie et de décision, ainsi qu'il l'a montré en toute circonstance depuis qu'il a atteint l'âge de raison.

En 1891, il avait seize ans. Il voulut entrer au collège de Stanford, en Californie. Mais il avait juste assez d'argent pour payer les frais du premier semestre. Il ne s'en effraya point. Pour gagner la pension du second semestre, il travailla dans ses heures de loisir. Il fit les métiers les plus divers. On le vit même agent d'une blanchisserie.

Il faut dire qu'en Amérique cas exemples qui nous surprennent ne sont point rares. L'été, dans beaucoup de grands hôtels, on voit assez souvent de jeunes étudiants servir comme simples garçons, afin d'amasser l'argent nécessaire à leurs études pendant l'hiver. Et l'on y voit aussi de jeunes étudiantes engagées, pour le même dessein, comme femmes de chambre. Ils n'y mettent aucune fausse honte et nul ne songe à les en blâmer.

C'est un assez bel exemple de « cran ». Seulement, là-bas, cela s'appelle du « grit ».

Pour en revenir à M. Hoover, il put poursuivre ses études au collège de Stanford, d'où il sortit ingénieur, etc., marié. Il y avait rencontré une étudiante, miss Lou Henry, qui lui plut pour son énergie et son esprit. Il l'épousa. Elle l'accompagna partout où il fut à sa carrière de la promener. Ils étaient à Tien-Tsin pendant la révolte des Boxers. Aux côtés de son mari, Mrs Hoover mania le fusil avec une merveilleuse cranerie, et, comme on dit en Amérique, « une réelle efficacité ».

Mais M. et Mrs Hoover ne sont pas seulement gens d'action. Ensemble ils ont traduit du latin du moyen âge le *De re metallica*, du métallurgiste Agricola. Ce n'était point facile. Les termes techniques rendaient le latin d'Agricola exceptionnellement revêche. Mais Herbert Clark Hoover, une fois de plus, fit preuve de décision : il n'hésita point à forger la traduction de quinze cents mots qui ne se trouvaient dans aucun glossaire.

La règle immuable

Le tribunal de Bow-Street, à Londres, vient de condamner à trente livres d'amende une jeune Parisienne qui, pour voyager en Angleterre, avait pris une fausse qualité.

Mlle Marie Fétari avait obtenu, en effet, les pièces nécessaires pour se rendre de Londres à Glasgow en se donnant comme attachée à une importante maison de couture de la localité. Une discrète enquête, ouverte pendant son absence, ayant fait découvrir la supercherie, la jeune femme fut arrêtée à son retour.

Elle avait une excuse qu'elle fit valoir. Celui qu'elle aimait avait quitté Paris pour se rendre en Angleterre et, n'en ayant plus eu de nouvelles, Mlle Fétari l'avait cherché en vain à Londres. Puis, pensant être plus heureuse à Glasgow, elle avait tout fait pour se rendre dans cette ville.

Cette fois, ces dires furent reconnus exacts. Aussi, le juge de Bow-Street se montra-t-il indulgent. Il ordonna la mise en liberté de la jeune femme, sous condition

qu'elle rentrerait aussitôt en France, et se contenta de lui infliger une amende.

En Angleterre, il est en effet de règle qu'il doit toujours en coûter de tromper les autorités britanniques.

La cartomancienne pratique

Un écriteau placé sur la porte d'une devineresse du quartier Rochechouart avise la clientèle que la pythonisse « accepte les paiements en nature ».

À la bonne heure ! Voilà une industrielle — car c'est là une industrie, et même une de celles auxquelles la guerre a été loin de porter préjudice — qui sait être de son temps et se plier aux circonstances.

Pour savoir si l'absent est fidèle, si le filleul pense à sa marraine, si le fiancé revient toujours épris, point n'est donc besoin d'apporter ses cinq francs. La cartomancienne préfère au papier-monnaie un bon gigot, si la cliente est la bouchère du coin ; une livre de beurre, si c'est la petite crémère d'en face, ou un petit panier... de poires.

Maintenant, si la femme d'un « bougnat » du quartier veut payer en faisant monter un sac d'anthracite par son mari, elle peut être assurée qu'on lui fera bon accueil.

Cette cartomancienne est, assurément, une femme avisée.

Un Doktor préconise la polygamie

Un médecin allemand, le docteur Ebner, réclame, pour le lendemain de la guerre, la libre pratique de la polygamie, qu'il prétend un retour nécessaire à l'état naturel, et la liberté légale pour l'homme de prendre plusieurs femmes — dans l'intérêt de la patrie, bien entendu.

Nous ignorons l'accueil qu'a reçu cette proposition outre-Rhin. En France, un citoyen l'avait formulée en 1848, à la tribune de l'Assemblée constituante ; elle n'avait eu aucun succès. Elle n'aurait vraisemblablement pas davantage aujourd'hui.

Il se peut que les Orientaux se trouvent fort bien de la polygamie. La vie, chez eux, a probablement des facilités matérielles que nous ignorons.

Au prix où sont les bottines, on peut, en effet, se demander comment s'y prendrait le Français de 1918 pour subvenir aux besoins de toilette de plusieurs épouses, à moins d'avoir été fournisseur de l'armée.

LE PONT DES ARTS

L'opinion, la véritable opinion espagnole sur nous est encore celle des intellectuels. Le grand romancier d'outre-Pyrénées Armando Palacio Valdés nous la donne, réelle, profonde, sincère et si chaleureuse, dans la *Guerre injuste*, que traduit M. A. Giorget. C'est la chevaleresque protestation d'un bel artiste contre l'agression et les méthodes allemandes.

Tout est à Baudelaire. Trois éditeurs en même temps lancent, dans divers formats, les *Fleurs du Mal*. Mais l'un de ces éditeurs annonce une édition complète et critique de l'œuvre entière du poète, et vraiment un texte intégral et exact. Enfin, ce n'est pas de refus...

Le 1^{er} septembre s'ouvrira, dans les salons de l'Aéro-Club de France, 35, rue François-I^{er}, l'exposition des œuvres du maréchal des logis mitrailleur Henry Farre, peintre des ministères de la Guerre et de la Marine, qui, toutes, représentent d'impressionnantes scènes de l'aviation militaire pendant la guerre.

Dans la *Sublime hécatombe*, M. Robert Jamet nous peint ses compagnons de tranchée, non comme des brutes ni comme des demi-dieux, mais comme des hommes qui « se souviennent de leur foyer » et se battent dans l'espoir de le retrouver. C'est un livre de poésie.

Mlle Geneviève Duhamelot, infirmière U. F. F., et à qui vient d'être attribuée la médaille d'argent des épidémies et du dévouement, note avec un humour charmant mille petits détails tragiques, d'une savoureuse et sensible observation, dans *Ces Dames de l'hôpital 336*, qu'a préfacé Georges Docquois.

LE VEILLEUR.

LE "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC anciennes

THEATRES

A Deauville. — Les fêtes au bénéfice des œuvres de guerre se succèdent sans interruption au casino de Deauville.

Pour « l'Association de l'Aisne dévastée », « l'Œuvre du Bon Gîte » et « l'Œuvre du Soldat Blessé ou Malade », le théâtre du Casino a donné, lundi soir, une splendide représentation de la *Vivandière*, avec la créatrice de l'œuvre, Mme Marie Delna, dont les vibrants accents ont enthousiasmé la salle comble. Mlle Yvonne Chazel, qui avait été proclamée à juste titre dans ses représentations antérieures de la *Tosca*, de *Sapho*, de *Rébecca*, a vu se renouveler ici, dans le rôle de Jeanne, ses triomphes coutumiers, et M. Jean Périer, André Allard et Maurice Castaine, artistes parfaits à tous égards, ont complété une distribution unique de l'œuvre de Godard.

La recette, que se partageront les œuvres, a été extrêmement brillante.

Le retour à la scène de Sarah Bernhardt. — On télégraphie de New-York : « Sarah Bernhardt reparaitra en scène samedi, au Knickerbocker theatre, dans une soirée gala organisée à l'occasion du cinquantième anniversaire de ses débuts à la Comédie-Française. La grande artiste jouera le rôle de Portia dans le *Marchand de Venise* et celui de Jeanne Mauduit dans l'*Etoile dans la Nuit*. »

Le concert du Libre-Echange contre le concert Marjal. — En novembre 1911, M. Seidner avait acheté le concert du Libre-Echange que l'artiste Marjal, chargé de la gestion de l'établissement, transforma en concert Marjal, bien qu'il n'eût pas reçu le mandat régulier. M. Marjal, opérant comme s'il était le véritable propriétaire, sous-loua le concert à son seul profit.

Mlle Seidner fit signifier à M. Marjal qu'il n'appartenait plus à aucun titre à son établissement. Cependant, ne voulant pas interrompre les représentations annoncées par M. de Grammont, qui avait sous-loué le concert, Mlle Seidner demanda, hier, au tribunal des référés, la nomination d'un arbitre qui aurait pour mission de percevoir les recettes en totalité ou en partie. Le président Dreyfus, après avoir entendu les explications fournies par M^{re} Théodore Valens pour la demanderesse, a autorisé celle-ci à saisir, pendant toute la durée de ces représentations, une partie des recettes.

Cet après-midi :

Opéra-Comique, 1 h. 12, *La Tosca*. Dans les autres théâtres — à l'exception de Français, de Femina et de la Scala qui n'ont pas de matinée — même spectacle que le soir.

Ce soir :

Th. Français, 7 h. 45, *L'Étincelle*, *Polyeucte*, *Opéra-Comique*, 8 h., *Werther*. Odéon, 7 h. 45, *Les Deux Orphelines*. Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, *L'illusionniste* (Sach Guitry).

Variétés (Gut. 09-92), 8 h. 15, *Kit* (Max Dearly). Châtelet, 8 h., *Dick*, roi des chiens policiers. Gymnase, 9 h. 45, *Les Deux Vestales*. Vaudeville, 8 h. 30, *La Revue*.

Palais-Royal, 8 h. 30, *Madame et son filleul*. Ambigu, 8 h. 30, *Le Maître de forges*. Antoine, 8 h. 25, *M. Bourdin*, *profiteur*. Renaissance, 8 h. 30, *Vous n'avez rien à déclarer*. Porte-Saint-Martin, 8 h., *Le Chénier*.

Edouard-VII, 8 h. 45, *La Folle Nuit* ou *Le Diable*. Femina, 8 h. 45, *Hello, Boys!* Grand-Guignol, 8 h. 30, *La Petite Maud*. Scala, 8 h. 20, *Le Sursis*.

MUSIC-HALLS

Ambassadeurs, 8 h. 30, *la Grande Revue*. Olympia, tous les soirs. Mat. vendredi et dim.

Bourse de Paris du 29 août 1917

VALEURS	Cours précédent	Cours du jour	VALEURS	Cours précédent	Cours du jour
PARQUET					
5 0/0 non libéré	87 85	87 85	10 ^e Fene.	343 75	343 75
5 0/0 libéré	87 85	87 85	—	1301	380 75
5 0/0 amort.	70 10	70 10	—	1309	205
3 0/0 amort.	62 25	62 25	—	1313	400 50
3 1/2	88 80	88 80	—	1317 1/2	344 75
Tons 1882	328 50	328 50	—	1320	345
1885	328 50	328 50	—	1320	1330
1891	380 75	380 75	—	1320	800
1892	380 75	380 75	—	1320	790
1893	380 75	380 75	—	1320	980
1894	380 75	380 75	—	1320	980
1895	380 75	380 75	—	1320	980
1896	380 75	380 75	—	1320	980
1897	380 75	380 75	—	1320	980
1898	380 75	380 75	—	1320	980
1899	380 75	380 75	—	1320	980
1900	380 75	380 75	—	1320	980
1901	380 75	380 75	—	1320	980
1902	380 75	380 75	—	1320	980
1903	380 75	380 75	—	1320	980
1904	380 75	380 75	—	1320	980
1905	380 75	380 75	—	1320	980
1906	380 75	380 75	—	1320	980
1907	380 75	380 75	—	1320	980
1908	380 75	380 75	—	1320	980
1909	380 75	380 75	—	1320	980
1910	380 75	380 75	—	1320	980
1911	380 75	380 75	—	1320	980
1912	380 75	380 75	—	1320	980
1913	380 75	380 75	—	1320	980
1914	380 75	380 75	—	1320	980
1915	380 75	380 75	—	1320	980
1916	380 75	380 75	—	1320	980
1917	380 75	380 75	—	1320	980
1918	380 75	380 75	—	1320	980
1919	380 75	380 75	—	1320	980
1920	380 75	380 75	—	1320	980
1921	380 75	380 75	—	1320	980
1922	380 75	380 75	—	1320	980
1923	380 75	380 75	—	1320	980
1924	380 75	380 75	—	1320	980
1925	380 75	380 75	—	1320	980
1926	380 75	380 75	—	1320	980
1927	380 75	380 75	—	1320	980
1928	380 75	380 75	—	1320	980
1929	380 75	380 75	—	1320	980
1930	380 75	380 75	—	1320	9